



Écocide et déshumanisation: pour une lecture écocritique des « miracles relatifs » de Nancy Huston

Márcia Seabra Neves

To cite this article: Márcia Seabra Neves (2021) Écocide et déshumanisation: pour une lecture écocritique des « miracles relatifs » de Nancy Huston, Contemporary French and Francophone Studies, 25:4, 416-424, DOI: [10.1080/17409292.2021.1975896](https://doi.org/10.1080/17409292.2021.1975896)

To link to this article: <https://doi.org/10.1080/17409292.2021.1975896>



Published online: 18 Oct 2021.



Submit your article to this journal [↗](#)



Article views: 91



View related articles [↗](#)



View Crossmark data [↗](#)



Écocide et déshumanisation: pour une lecture écocritique des « miracles relatifs » de Nancy Huston

Márcia Seabra Neves

ABSTRACT

Ecological threats are one of the major worries of our times. Human beings are becoming aware of their responsibility for the destruction of the world which surrounds them. The interest in these questions of the environment and ecology is widely present within contemporary fiction. Interrogations on the relationships people have with planet earth arise in it continuously and move progressively from an anthropocentric vision to an ecocentric perception of the literary object. This is the case of the French-Canadian author Nancy Huston. In her novel, *Le Club des miracles relatifs* (2016), she depicts a dehumanised world and a slaughtered nature in a sort of ecologic dystopia, in which she denounces the exploitation of the deposits of bituminous sands in Canada, and presents us annihilated human beings, who have destroyed their own planet. In this article, I aim at presenting an ecocritical approach on the novel, with the purpose of analysing the narrative techniques used on the representation of the ties between humans and the planet they live on. Furthermore, I will look into the relationships between environmental consciousness and literary aesthetics, as well as into the connection between existential crises and the contemporary ecologic calamities.

KEYWORDS Literature; ecology; human; earth; ecocide; dehumanisation

La Terre pleure et l'Homme prend de plus en plus conscience des ravages qu'il lui inflige. La menace écologique globale constitue l'une des préoccupations majeures de l'époque contemporaine, où l'ultra consommation et l'ambition démesurée de la civilisation industrielle mènent à l'exploitation à outrance des ressources naturelles et humaines. En détruisant la nature, les êtres humains s'autodétruisent, devenant d'impitoyables machines dépourvues d'émotions.

On comprend donc que l'intérêt pour la question de l'environnement et de l'écologie soit très présent aussi bien dans la fiction contemporaine que dans la critique littéraire, où l'on s'interroge de plus en plus sur les rapports que nous entretenons avec la terre, passant progressivement d'une vision anthropocentrique à une vision écocentrique de l'objet littéraire. En effet, la description lyrique et romantique de la nature comme

cadre de vie bucolique a laissé place à une représentation littéraire du paysage comme élément essentiel du récit et non plus comme un simple décor, ce récit étant de plus en plus axé sur la réaction de l'Homme face à un environnement menacé et en voie de disparition. La présence de la littérature s'avère, donc, essentielle dans le débat mondial et pluridisciplinaire de l'écologie « afin d'y apporter le pouvoir créatif et poétique nécessaire au surpassement de l'inquiétude qu'il génère » (Boulard 40).

C'est précisément dans le cadre de cette approche littéraire de la crise écologique qu'est née l'écocritique (*ecocriticism*), un champ interdisciplinaire de critique littéraire et d'études culturelles, particulièrement dynamique depuis les années 1990, dans le monde anglo-saxon. Dans l'introduction au recueil *The Ecocriticism Reader* (1996), Cheryll Glotfelty, l'une des fondatrices du mouvement, définit l'écocritique comme « l'étude du rapport entre la littérature et l'environnement », soulignant que « l'écocritique amène une approche centrée sur la Terre aux études littéraires » (Blanc 18). Il s'agit donc d'un courant fortement impliqué dans la sphère sociale et politique, qui prétend éveiller et raffermir la conscience écologique en se concentrant plutôt sur les aspects thématiques et contextuels du texte littéraire, au détriment de sa spécificité esthétique, faisant ainsi preuve d'un engagement écologique et environnemental explicite.

Dans un article intitulé « L'Écopoétique, une nouvelle approche de la littérature française », Sara Buekens explique que l'écocritique est une approche théorique « fortement liée à l'identité et à l'idéologie américaines » (3). En France et dans le monde francophone, c'est le terme *écopoétique* qui s'est imposé, dans les années 2000, pour désigner une nouvelle discipline qui, « loin d'adhérer au militantisme de l'ecocriticism [*sic*] américaine, [...] reste avant tout littéraire et vise à interroger les formes poétiques par lesquelles les auteurs font parler le monde végétal et animal » (Buekens 4). Ainsi, mettant l'accent sur le travail de la forme et de l'écriture, l'écopoétique permet d'étudier les choix esthétiques et les techniques littéraires des écrivains pour faire parler le monde naturel, dénoncer les problèmes écologiques et problématiser le rapport entre l'homme et l'environnement. Néanmoins, Buekens précise qu'il est impossible « d'établir une distinction nette entre les formes françaises et francophones de l'écocritique et l'écopoétique, ces deux approches s'intéressant au même corpus et présentant des champs de recherche qui se chevauchent et s'influencent mutuellement » (4).

C'est donc sous un regard écocritique et écopoétique que nous analyserons *Le Club des miracles relatifs*, de l'auteure franco-canadienne Nancy Huston, une écofiction où les enjeux esthétiques se croisent avec les enjeux éthiques pour mettre en scène l'angoisse écologique d'un monde déshumanisé et d'une nature massacrée par la mégalomanie et l'égoïsme de l'homme occidental.

Une dystopie bien réelle

Publié en 2016, *Le Club des miracles relatifs*, nous raconte l'histoire de Varian, un jeune homme fragile et perturbé qui quitte son Île Grise natale pour aller chercher son père, parti à Luniville, dans L'Overnorth, pour travailler dans les mines de Terrebrute, un site d'exploitation de sables bitumineux. Dès son arrivée à Luniville, à l'âge de vingt-deux ans, Varian se fait embaucher comme infirmier au Centre de Maintenance Respiratoire d'AbsoBrut. C'était alors le début du boom pétrolifère à Terrebrute, où les compagnies d'ambrosie (pétrole) commençaient tout juste à découvrir le « fabuleux potentiel des sables » (*Club* 98). Et ce qui était censé n'être qu'un séjour provisoire, s'est inexplicablement prolongé. Voilà, donc, sept ans que Varian est coincé dans ce monde sinistre qui l'a, peu à peu, fait sombrer dans la psychose.

Le roman commence avec l'arrestation violente et arbitraire de ce jeune homme « fluet, pâle et frêle » (*Club* 36), accusé d'être un militant écologiste, manipulé par les « réseaux terroristes internationaux du Malice » (113), anagramme de Islam. Nous apprendrons, petit à petit, qui est Varian et d'où il vient, grâce à deux voix qui s'intercaleront tout au long du récit : celle du narrateur diégétique et celle, haletante et nerveuse, de Varian s'adressant à un avocat imaginaire pour raconter son histoire. Au fil des chapitres, ces deux voix nous feront voyager entre deux temps et deux mondes complètement opposés, par des *flash-backs* réguliers qui rythment le récit : le présent et le passé, l'Île Grise et l'Overnorth.

Nous apprenons, donc, que Varian est né et a grandi dans un petit village de l'Île Grise, un coin de paradis perdu, où les gens vivaient encore en contact avec la nature. Arrivé tardivement dans la vie d'un couple qui ne s'attendait plus à avoir des enfants, Varian est né prématuré et avec un déséquilibre hormonal qui a conditionné sa croissance, faisant de lui un enfant maladif, avec une puberté tardive et des retards physiques. C'était un garçon d'une intelligence rare, mais très seul et renfermé, devenant de plus en plus perturbé, silencieux et anti-social. Adoré par ses parents, surtout par sa mère, il s'éloigne de son père lorsque celui-ci, pêcheur de métier depuis des générations, essaye de lui apprendre à pêcher, activité qu'il répudie à cause de la souffrance atroce infligée aux animaux (*Club* 80-82).

Ce passé vécu en communion avec le monde naturel ne sert qu'à renforcer l'atmosphère oppressante et totalitaire qui règne à Terrebrute, un « monde de métal et pierre » (18) où accourent des milliers d'ouvriers de tous les coins du monde pour s'enrichir au mépris de la nature et de leur propre vie, pour le bénéfice des grandes compagnies d'ambrosie. C'est un monde où règne le sentiment d'exil et de solitude et où les rapports humains sont cruels et violents, voire même inexistants, « car l'être humain, tout comme la forêt boréale est un écosystème complexe » (224).

Nancy Huston nous dépeint, ainsi, une sorte de dystopie écologique, où elle dénonce l'exploitation des gisements de bitume au Canada et nous présente des êtres humains anéantis, qui anéantissent leur propre terre. Lors d'un entretien avec Josée Lapointe sur *Le Club des miracles relatifs*, qu'elle venait alors de publier, Nancy Huston confirme y avoir écrit une dystopie, mais « pas très loin de la réalité » (Lapointe). Cette réalité, l'auteure l'a bien connue en 2014, lors de sa visite sur les sites d'extraction pétrolière de Fort McMurray, en Alberta, sa terre natale. Cette visite l'a tellement bouleversée, qu'elle a ressenti le besoin d'en parler, de crier, de dénoncer. C'est alors qu'elle a écrit l'essai « Alberta : l'horreur 'merveilleuse' », publié dans le recueil *Brut, la ruée vers l'or noir* (2015) :

Nausée et colère m'ont étranglée du matin au soir et, le dernier jour de notre séjour, à Fort Chipewyan, j'ai rédigé d'une seule traite le texte « Alberta : l'horreur 'merveilleuse' ». Je tenais justement à l'écrire pendant que j'étais sur place, pour rester dans le registre des émotions fortes. Ce n'est certes pas le registre de la romancière, en revanche c'est celui de la femme, de l'Albertaine, de la citoyenne de la planète que je suis. Ce texte est donc un document « brut » sur le monde de « brutes » que les compagnies pétrolières ont mis en place pour extraire du « brut ». Un cri de cœur, en quelque sorte. (« Alberta » 56)¹

Deux ans plus tard, ce *cri de cœur* prend la forme d'un roman très documenté et dont beaucoup d'éléments sont authentiques. En effet, le palimpseste du *Club des miracles relatifs* nous laisse entrevoir des correspondances évidentes entre l'espace diégétique et l'espace réel. Ainsi, l'Overnorth présente des similitudes flagrantes avec le Canada ; l'Île Grise avec Newfoundland ; Terrebrute nous transporte indubitablement dans la province d'Alberta, connue pour ses désastres écologiques ; et Luniville renvoi à Fort Mc Murray, métropole industrielle d'Alberta qui s'est développée grâce à l'exploitation des sables bitumineux. C'est en fait une sorte de récit métaphorique où l'auteure n'a inventé que très peu de choses, ayant surtout changé les noms : « J'ai changé les noms parce que, dans le fond, la même chose se produit ici et là dans le monde, à des détails près. Le but de ce roman n'était pas de montrer du doigt, mais de réfléchir un peu plus loin » (Lapointe). Nancy Huston affirme encore que « on n'a pas besoin de la fiction pour militer ou dénoncer », mais « pour réfracter la réalité, la faire ressentir » (Lapointe). Voilà l'objectif et le pouvoir de la littérature : montrer la complexité du réel grâce à la complexité du langage littéraire et au travail de l'écriture.

Or, c'est précisément ce que fait Nancy Huston dans ce roman hyperstructuré, où elle manie majestueusement la langue de manière à nous faire ressentir ses inquiétudes à la fois écologiques et eschatologiques, exprimées surtout par la voix singulière et oppressante de Varian. Celle-ci prend forme à travers une écriture cryptée, sans ponctuation, marquée

par des espaces typographiques plus ou moins longs, une grammaire parfois boiteuse et une structure syntaxique saccadée, qui nous laissent complètement essoufflés, nous faisant pénétrer dans l'esprit inquiet et torturé du personnage, un sujet fragmenté, qui parle de lui à la troisième personne et qui possède un vocabulaire très propre pour désigner le monde qui l'entoure. Il invente, par exemple, les termes *culpette* et *marmote* pour désigner les femmes, qu'il ne supporte pas (à l'exception de sa mère et de son amie Leysa), et crée toute une nomenclature pour décrire la structure du pouvoir de Terrebrute, qu'il désigne comme la « Pyramide des dinosaures » (*Club* 104–106)

C'est ainsi que Nancy Huston nous fera découvrir, au fil des chapitres, les horreurs d'un monde déshumanisé, d'une nature massacrée et « l'avènement d'une humanité... inhumaine » (Mascarello).

Écocide et déshumanisation

Le Club des miracles relatifs est, avant tout, l'histoire d'un écocide, c'est-à-dire, de la destruction massive et irréversible de l'environnement par la surexploitation de ses ressources. En effet, Nancy Huston met au premier plan tout le processus d'extraction du bitume, c'est-à-dire les « opérations d'extraction d'ambrosie des abysses de Terrebrute » (*Club* 223) et ses effets dévastateurs sur la nature et les relations humaines.

C'est le point de vue narratif de Varian que l'auteure choisit pour nous décrire le « viol de Mère Nature » (99), auquel il a été sèchement confronté pendant une visite sur le site d'AbsoBrut, accompagné par son ami Luka, qui lui a expliqué tous les contours de cette « machine infernale » (61). Ce viol est comparé à celui d'une femme, grâce à une métaphore filée qui établit une analogie évidente entre la terre et le corps féminin : « cette terre massacrée défigurée violée et horriblement éventrée les tripes à l'air » (99). Cette analogie atteint son paroxysme lorsqu'un terrible déversement d'oléoducs est comparé à une puissante éjaculation :

Six cent trente mille litres d'eau salée mêlée à de l'ambrosie et à des éléments chimiques se sont écoulés. On eût dit que le pipeline était un monstrueux pénis métallique éjaculant sur le sol. Oui qu'un Dieu tout-puissant et malveillant avait fait de l'auto-assistance et giclé ses jus toxiques sur tout le paysage. (223)

La personnification de la nature, vue comme mère ou femme nourricière brutalement violée, ne peut que renforcer l'effet de persuasion de l'auteure-narrateur, qui prétend sensibiliser le lecteur aux conséquences néfastes de l'action de l'Homme sur l'environnement.

À la pollution du sol, s'ajoute la pollution de l'air et celle de l'eau qui ont des effets meurtriers et à long terme sur tout l'écosystème, y compris les hommes :

Des millions de litres d'eaux usées sont dégurgités chaque jour dans ces lacs de rétention a dit Luka Leurs poisons s'infiltrant dans la nappe phréatique de là dans le fleuve de là dans l'eau courante des villages en aval villages habités essentiellement par des autochtones parmi lesquels le taux de cancer est monté en flèche ces dernières années. (*Club* 102)

Le témoignage de Marnie Vermillon, une prostituée indigène et l'un des rares personnages féminins du roman, nous livre une description glaçante de la vie des autochtones. Sa fille, Rosie, est morte à l'âge de douze ans, atteinte d'une de ces maladies respiratoires ou cancers rares qui tuent les habitants locaux (281). Ceux qui arrivent à survivre ressemblent à des « épaves humaines : tous semblent en sur- ou en sous-poids, malades, alcooliques, handicapés, tordus. (...) Par ici, on est vieux à quarante ans. Si on franchit la cinquantaine sans être enterré, c'est un miracle » (282). Quant aux travailleurs des mines, « cette partie de la population dite *de l'ombre*, les milliers d'hommes parqués dans les camps de travail » (43), les effets de la pollution les atteignent de manière aussi néfaste et irréversible. En tant qu'infirmier au Centre de Maintenance Respiratoire, Varian est témoin de l'effet corrosif et meurtrier des substances toxiques sur les travailleurs qui les inhalent quotidiennement :

Et le souffre... n'est qu'une parmi les nombreuses substances mortifères qu'engendre la séparation forcée du sable et de l'ambrosie Toutes flottent dans l'air en particules minuscules et pénètrent dans les poumons des hommes qui se mettent à tousser à râler à transpirer à haleter et à suffoquer Au bout d'un moment leurs doigts et orteils deviennent bleus *ou gris chez des sujets à teint foncé*. (103)

Cependant, le travail forcé dans l'industrie pétrolière n'affecte pas que la santé physique des hommes. Il contamine aussi leur capacité de s'émouvoir, leur humanité. Réduits à leurs instincts primaires, ces hommes-là sont décrits comme de simples corps qui « mangent, dorment, respirent, souffrent et font de l'auto-assistance [masturbation] » (*Club* 18), régressant à un *degré zéro* de la nature humaine. Nous assistons ainsi à une sorte de déshumanisation ou bestialisation de l'homme, dont les premières victimes sont les femmes. En effet, une grande partie des femmes qui vivent dans cet univers à dominance masculine trouvent dans la prostitution leur moyen de subsistance et souffrent quotidiennement les plus atroces sévices aux mains de ces hommes « loin de chez eux et sexuellement affamés » (94).

Nancy Huston nous expose, donc, un phénomène d'exploitation non seulement de la nature, mais aussi de l'être humain, qui devient lui aussi

un terrain de conquête et d'extermination. L'expression la plus emblématique de cette violence de l'homme sur l'homme, nous la trouvons lorsque Varian compare le site d'AbsoBrut à la Shoah et au génocide des Tutsi au Rwanda (*Club* 115).

Au viol de la nature, de la femme et de la vie en général, s'ajoute le viol des mots. En effet, dans cette *dystopie transnationale et babélique*,² où se côtoient des gens venus du monde entier et parlant des langues très différentes, le langage est forcément réduit à sa plus simple expression : « SOIS ! CHOISIS TA VIE ! OSE OU MEURS ! SOIS UNIQUE ! GAGNE PLUS, SOIS PLUS ! TU ES TOI ! TU ES GRAND ! SOIS PLUS, GAGNE PLUS ! DÉFENDS TON TURF ! LA TAILLE COMPTE ! TU COMPTES ! » (*Club* 17). Nous assistons, donc, à un appauvrissement du langage verbal, qui institue depuis toujours la supériorité de l'Homme sur les autres espèces. Selon Nancy Huston, l'émergence de cette *novlangue* coïncide avec la mécanisation de l'homme, qui peu à peu se transforme en une machine programmée pour ne reconnaître que des orientations hyper-simplifiées (Mascarello).

Voilà, donc, pourquoi Nancy Huston parle de « l'avènement d'un monde post-humain » et affirme que ce qui l'inquiète le plus, dans ce monde artificiel, ce n'est pas l'humanisation des robots, mais « la robotisation et la déshumanisation des humains » (Lapointe). Dans *Le Club des miracles relatifs*, cette métamorphose est très explicite lorsque le narrateur nous décrit la fusion entre les ouvriers et les machines qu'ils manipulent, celles-ci devenant carrément l'extension de leurs corps, qui deviennent des « corpsmachine » tout puissants :

Les machines sont les héros par ici... Grimper dans une excavatrice ou une grue c'est faire un avec elle La conduire c'est participer à une forme d'union intime plus mystérieuse que le mariage... Pendant que la musique hard rock diffusée dans leur casque leur explose les tympanes leur corpsmachine livre une guerre contre la forêt Leurs mains sont les pelles larges de sept mètres leurs jambes des pneus hauts comme un immeuble... Ils versent leur énergie dans les machines Celles-ci la multiplient et la versent dans le travail. (*Club* 100-101)

Ce travail consiste, précisément, à arracher de *Mère Nature* « cette noire semence sacrée qui porte le nom d'ambroisie » (101), euphémisme utilisé tout au long du roman pour désigner le pétrole et qui dans la mythologie grecque désignait une boisson qui assurait aux dieux leur immortalité. Ici elle symbolise la démesure de l'Homme contemporain et en particulier de ceux que Varian appelle les *Tyrannosaures* (les patrons des grosses compagnies d'ambroisie), qui se croient maîtres et possesseurs de la nature et qui prient pour que « Dieu bénisse le Père Ambroisie » (12).

C'est à travers ces différentes métaphores que Nancy Huston met en évidence la barbarie exercée par l'exploitation capitaliste aussi bien sur la

Terre que sur les êtres humains, surtout les plus vulnérables. En effet, ceux qui n'acceptent pas de faire corps avec le système, en sont littéralement absorbés, c'est le cas du père de Varian ou de Luka, qui « a été bouilli avec le soufre et transformé en un joli camion rouge et jaune brillant » (*Club* 272).

Dans cet univers guidé par l'argent, où même le nom de la ville (Luniville) se confond avec celui de sa monnaie (le luni), il n'y a pas de place pour la beauté ou les émotions esthétiques, ce qui rend les esprits encore plus malades. C'est alors que trois personnages — Luka, Varian et Leysa — entreprennent de soigner et illuminer ces esprits conditionnés par le capitalisme, en leur apportant un peu de poésie. Ainsi, croyant au pouvoir subversif et thérapeutique de la littérature, ils créent un club de lecture et décident de « garder l'acronyme CMR et de lui faire signifier non plus le Centre de maintenance respiratoire mais le Club des miracles relatifs » (*Club* 230). Tous les dimanches après-midi ils lisaient à leurs patients des poèmes et des nouvelles russes, dans l'espoir de décontaminer leurs cerveaux formatés, en essayant au moins de « glisser la lame du doute sous le couvercle scellé de leurs certitudes » (231).

En réalité, Nancy Huston essaye de nous faire comprendre que la littérature a « ses pouvoirs et sa magie, elle peut nous aider à vivre et à faire sens de notre vie » (“Alberta” 55) mais elle ne peut pas sauver le monde. Autrement dit, contre *l'ambroisie*, la *poésie* ne peut opérer que des miracles très relatifs, mais elle peut au moins nous faire réfléchir sur notre part de responsabilité dans la destruction de la Terre, en éveillant notre conscience écologique et en nous faisant réfléchir sur l'avenir de l'espèce humaine, qui est gravement en danger, « car la Terre est notre maison à tous et, si nous persistons à la bousiller, il n'y aura plus ni pays riches ni pays pauvres, ni profits ni pertes à la Bourse, ni science ni art, ni musique ni religion ... plus rien du tout » (“Alberta” 71).

Notes

1. Les espaces en blanc correspondent à la version originale.
2. Voir Kate Averis, “Eco-ficciones americanas : crisis ambiental y social en *La novia oscura* (1999) de Laura Restrepo y *Le club des miracles relatifs* (2016) de Nancy Huston,” *Estudios de Literatura Colombiana*, vol. 45, 2019, pp. 105–102 [p. 111].

Works Cited

Blanc, Nathalie, and Chartier, Denis, and Pughe, Thomas. “Littérature et écologie: vers une écopoétique.” *Cairn.info, Presses de Sciences Po*, vol. 36, 2008, pp. 15–18. <https://www.cairn.info/revue-ecologie-et-politique1-2008-2-page-15.htm>. Accessed 11 Dec. 2020.

- Boulard, Anaïs. "La Pensée écologique en littérature. De l'imagerie à l'imaginaire de la crise environnementale." *Figura, le Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire*, vol. 36, 2016, pp. 35–50.
- Buekens, Sara. "L'Écopoétique, une nouvelle approche de la littérature française." *Elfe XX-XXI*, vol. 8, 2019. <http://journals.openedition.org/elfe/1299>. Accessed 21 Dec. 2020.
- Huston, Nancy. "Alberta: l'horreur 'merveilleuse.'" *Brut, la ruée vers l'or noir*. Edited by Dufresne, D. et al., Montreal, Lux Éditeur, 2015, pp. 53–71.
- . *Le Club des miracles relatifs*. Paris, Actes Sud, 2016.
- Lapointe, Josée. "Le Monde post-humain de Nancy Huston." *La Presse*, 24 mai 2016. <https://www.lapresse.ca/arts/livres/201605/24/01-4984526-le-monde-post-humain-de-nancy-huston.php>. Accessed 5 Jan. 2021.
- Mascarello, Lucas. "En Alberta, L'avènement d'une humanité... inhumaine." *Reporterre: le quotidien de l'écologie*. <https://reporterre.net/En-Alberta-l-avenement-d-une-humanite-inhumaine>. Accessed 5 Jan. 2021.

Notes on Contributor

Márcia Liliana Seabra Neves has a Ph.D. in Culture, from the University of Aveiro. Between 2012 and 2018, she was a postdoctoral fellow and a member of the "Institute of Literary Studies and Tradition," at the New University of Lisbon. Here she developed a research project under the theme "Zoofictions: figures of animality in contemporary Portuguese and Brazilian narratives." Since February 2019, she has been a hired researcher at the same University, where she also teaches Francophone Literature. Her current research focuses on the theme "Zoofictions and geopoetics: cartographies of animality." She has published several works in the scope of figuration of animality in literature.